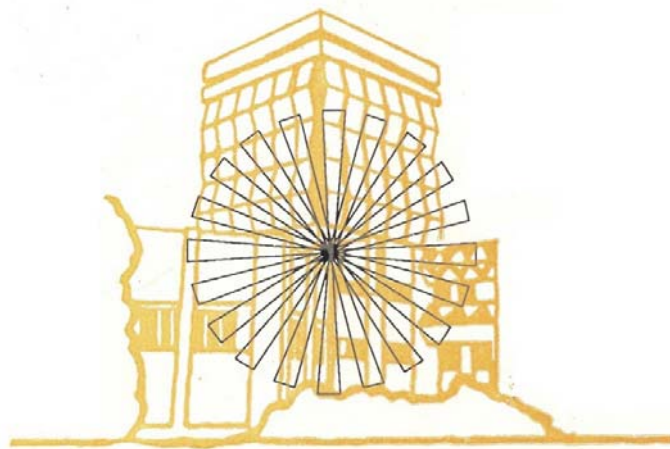


**GROUPE D'ÉTUDES LINGUISTIQUES
ET LITTÉRAIRES
G. E. L. L.**

**UNIVERSITÉ GASTON BERGER
DE SAINT-LOUIS, SÉNÉGAL**



LANGUES ET LITTÉRATURES

**REVUE DU GROUPE D'ÉTUDES
LINGUISTIQUES ET LITTÉRAIRES**

**N°10
Janvier 2006**

**UNIVERSITE GASTON BERGER DE SAINT-LOUIS
B. P. 234, SAINT-LOUIS, SENEGAL**

In memoriam pour feux Hilair BOUKA et El Hadj Mansour NLANG

LANGUES ET LITTÉRATURES

Revue du Groupe d'Etudes Linguistiques et Littéraires (G.E.L.L.)

B.P. 234 Saint-Louis (Sénégal) – Tél. (221) 961 22 87 – Fax 961 18 84

Courrier électronique : groupegell@yahoo.fr

Compte Chèque Postal n°09553-A Saint-Louis, Sénégal

Directeur de publication : M. Maweja MBAYA, Professeur

COMITE SCIENTIFIQUE

Mwamba	CABAKULU (Sénégal)		
Hazel	CARTER (USA)	Clément	MBOW (USA)
Mosé	CHIMOUN (Sénégal)	Maweja	MBAYA (Sénégal)
Samba	DIENG (Sénégal)	G. Ossito	MIDIOHOUAN (Bénin)
Florence Dol	PHYNE (Ghana)	M. Musanji	NGALASSO (France)
Clémentine	FAIK-NZUJI (Belgique)	Pius Ngandu	NKASHAMA (USA)
Richard	HAYWARD (Angleterre)	Ntita	NYEMBUE (RDC)
Robert	JOUANNY (France)	Albert	OUEDRAOGO (Burkina)
Dieudonné	KADIMA-NZUJI (Congo)	Sékou	SAGNA (Sénégal)
Mamadou	KANDJI (Sénégal)	Oumar	SANKHARE (Sénégal)
Lilyan	KESTELOOT (Sénégal)	Ndiawar	SARR (Sénégal)

COMITE DE RÉDACTION

Rédacteur en Chef	Mwamba	CABAKULU
Administrateur	Mamadou	CAMARA
Secrétaire de rédaction	Boubacar	CAMARA
Trésorier	Banda	FALL
Relations Extérieures	Abdoulaye	BARRY

© LEL, Université Gaston Berger de Saint-Louis, 2006
ISSN 0850-5543

SOMMAIRE

EDITORIAL	3
Analyse de contenu simplifiée d'un article de presse sur la guerre en Côte D'Ivoire	5
Léa Marie Laurence N'GORAN-POAME	
Quand on refuse on dit non ou les impostures du citoyen Kourouma	23
Djédjé Hilaire BOHUI	
Approche interprétative de quelques unités lexicales en français véhiculaire ivoirien	41
Kouame BEDE	
Morphologie de la réduplication adjectivale en baoulé-n'zikpli	59
Yao Emmanuel KOUAME	
Contre-attaque insoupçonnée : la guerre des méthodes en didactique de français	77
Odette BEMMO	
La douleur et la souffrance mises en récit	91
Boubacar CAMARA	
Poétique d'une anthropologie de l'image du noir dans l'œuvre littéraire de Blaise Cendrars	103
Djah Célestin DADIE	
From Womanhood to Motherhood: A Re-Evaluated Image of the African Woman	129
Mamadou BA	
De l'espace local à l'espace global dans la géopoétique de Léopold Sédar Senghor	145
Mansour NIANG	
Violence textuelle et sexuelle dans l'œuvre de Calixthe Beyala	161
Cécile DOLISANE-EBOSSÉ	
George Eliot and Angele Rawiri: Two Kinswomen of Literature or Literature of Two Kinswomen?	175
Daniel René AKENDENGUE	
Koyaga dans <i>En Attendant le vote des bêtes sauvages</i> de A. Kourouma : trois représentations en une	187
Affoué Virginie KOUASSI	
Especulación en la Otra Mujer: la Inés de Don Juan Tenorio	199
Sophie S. TANHOSSOU-AKIBODE	
Dialogue herméneutique, entente langagière et interculturalité	221
Moctar GAYE	

ÉDITORIAL

La revue *Langues et Littératures* qui a été bâtie avec beaucoup de difficultés liées à l'environnement économique pas du tout favorable en Afrique en général et au Sénégal en particulier, fait son petit bonhomme de chemin. Comme un roseau, elle plie sans rompre : elle a été frappée de plein fouet par le décès prématuré au mois d'août 2005 de son Secrétaire de Rédaction Dr. Hilaire Bouka. Ce numéro dix qui lui est dédié ne pourrait même pas récompenser l'énorme travail qu'il a toujours abattu pour que la revue paraisse à temps. Cloué au lit par la maladie, son absence sur le terrain s'est fait ressentir par le neuvième numéro qui a accusé un retard de parution de sept mois. A ce triste événement, s'ajoute la mort de notre jeune collègue Dr. Mansour Niang, survenue sur la route Dakar/Saint-Louis au mois de décembre 2005. Son article intitulé « *De l'espace local à l'espace global dans la géopoétique de Léopold Sédar Senghor* » que vous trouvez dans ce numéro est à titre posthume. Que la terre de nos ancêtres leur soit légère!

Ce dixième numéro consacre à *Langues et Littératures* une certaine maturité. Comme toujours, il s'y dégage le caractère diversifié des thèmes et des langues (français, anglais, espagnol) qui reflète sa bonne réputation sur le plan national et international. Les études linguistiques sont illustrées par Bede Kouamé et Yao Emmanuel Kouamé qui font des incursions dans la société ivoirienne en procédant à des analyses des langues véhiculaires que sont le français ivoirien et le baoulé-n'zikpli, l'une des langues nationales de la Côte d'Ivoire. Ils sont suivis dans ces études par leurs compatriotes Djédji Hilaire Bohui et Affané Virginie Kouassi qui fondent leurs recherches sur la fiction de Ahmadou Kourouma. Si Bohui expose la position de Kourouma sur la crise socio-politique de la Côte d'Ivoire, Kouassi s'interroge sur sa création romanesque. Ce questionnement sur la société ivoirienne qui est en train de vivre une crise aiguë de croissance sociale, s'accroît avec les réflexions de N'goran-Poame sur la restitution de la guerre civile par la presse. Cette situation tragique de la Côte d'Ivoire est théorisée en d'autres termes par Boubacar Camara qui pose le problème de la *douleur* et de la *souffrance* dans le récit. Mais Célestin Dadié apporte une note d'espoir lorsqu'il constate dans son étude que « *l'écriture sur les civilisations nègres [est] un acte de création littéraire, un acte de foi et un centre d'intérêt capital.* » Ceci est d'autant plus vrai que l'histoire humaine est faite des hauts des bas.

La littérature produite par les femmes occupe une place non négligeable: Akendengue, dans une étude contrastive, met en relief

la création romanesque de la britannique George Eliot et la gabonaise Angèle Rawiri qui, apparemment, n'ont rien de commun. Mais il réussit par une technique bien connue chez Gérard Genette à trouver des similitudes dans la structure, le temps et les personnages. Quant à Mamadou Bâ, dans une étude de quatre romans de la célèbre romancière nigériane Buchi Emecheta, il procède une certaine réévaluation de l'image de la femme africaine à travers la maternité. Mais ce point de vue africain est contredit par la position de Tanhossou-Akibode dans son étude de la société hispanique du XIXe siècle où la femme est considérée comme un « simple objet de désir et d'échange social : le mariage. » Ce qui semble être une position européenne sur le destin de la femme est reprise avec force dans la présentation de l'œuvre de Calixthe Béyala par Cécile Dolisane-Ebossé : la violence textuelle et sexuelle font un démontage systématique de la société phallocratique dans laquelle se trouvent confinées les femmes des sociétés dites modernes.

La question méthodologique de transmission des connaissances dans la langue française est illustrée par Bemmo qui s'appuie sur le cas du Cameroun où le structuralisme a, sans ménagement, supplanté la grammaire narrative. Sans pour autant prôner le retour systématique de la grammaire « traditionnelle », Bemmo milite pour une certaine cohabitation Cette question est d'actualité d'autant plus qu'en France, au niveau de l'enseignement primaire, pour ne citer que ce cas, la méthode syllabique longtemps décriée serait en train d'être réhabilitée. Ce problème de transmission de l'outil du dialogue qu'est la langue est traité du point de vue philosophique par Gaye. Il invite à une promotion de l'interculturalité qui serait favorisée par une mise au service de tous d'un langage approprié. Enfin, Mansour Niang nous laisse son deuxième article (le premier dans la *Revue camerounaise des sciences humaines appliquées* étant sous presses) dans lequel il porte une réflexion profonde sur le poète et homme d'Etat que fut Senghor.

A tous nos fidèles lecteurs et chercheurs, la revue *Langues et Littératures* vous souhaite une bonne et heureuse année de recherche 2006.

Pr. Mosé CHIMOUN
Directeur du Centre de Recherche
Groupe d'Études Linguistiques et Littéraires (G.E.L.L)

*Langues & Littératures, Université Gaston Berger
de Saint-Louis, Sénégal, n° 10, janvier 2006*

LA DOULEUR ET LA SOUFFRANCE MISES EN RÉCIT

Boubacar CAMARA *

Summary :

The theme of suffering fundamentally appears in the field of literature. It can even be taken as a key issue within the text. But at the same time, it is a complex question because of its proximity with the notion of pain with which it is closely intertwined.

The aim of this article is to elucidate these two concepts in order to explain how pain turned into suffering, mainly pain expressed through written narrative can acquired a particular significance.

Introduction

Nous voulons, dans cet article, cerner les contours des notions de *douleur* et de *souffrance* qui posent presque les mêmes problèmes méthodologiques que la *mort* et les *maladies* telles que la peste et le *lèpre*... Une notion au référent complexe (puisqu'en deçà du seuil de conscience, en tout cas de la lucidité) et qui exige une élucidation à un triple niveau (linguistique, philosophique et sémiotique). Il n'est pas surprenant que le dictionnaire qui donne la définition du sens commun nous semble de prime abord de très peu d'utilité. Mais la langue est toujours utile car c'est en elle que sont consignés des faits qui peuvent avoir une grande valeur lorsqu'on se fixe pour objectif de cerner deux concepts très proches, si proches (séparés par un fil si tenu) que le glissement est vite arrivé. Une telle élucidation (dans la première partie) nous permettra de mieux appréhender la représentation de la souffrance dans le roman (ce sera l'objet de la seconde et dernière partie de notre article).

Cette représentation est prise en charge par le texte descriptif sous la forme généralement d'une description psychologique, à la première ou à la troisième personne (chez Zola) avec focalisation interne ou externe. Ces différentes variétés du psycho-récit¹

* Université Gaston Berger de Saint-Louis (Sénégal).

¹ Cf. COHN Dorrit, *La transparence intérieure*, Paris, Seuil, 1981 (1^e édition 1978)

Boubacar CAMARA

permettent à un auteur comme Zola de se livrer à une excellente phénoménologie romanesque de la souffrance. Le romancier, comme tout interprète, ne se contente pas *uniquement* de décrire la souffrance (ce qui, on le verra, est rigoureusement impossible dans la mesure où toute souffrance est interprétation de la douleur), il lui assigne un sens, il l'inscrit dans une axiologie².

I. Douleur et souffrance

Souffrance et douleur ne veulent pas dire la même chose. Cette vérité qui tombe sous le sens, et que Jean-Pierre Lalloz³ souligne dans son cours du 10 décembre 2004 intitulé « *Souffrance et vérité* », est sinon trop souvent ignorée du moins sous-estimée. La confusion est très vite faite dans la mesure où *toute souffrance implique une douleur alors que toute douleur n'est pas nécessairement une souffrance*. Les deux mots fonctionnent parfois comme des synonymes et d'autres fois comme deux notions différentes. La langue française semble donc, comme dirait Francis Ponge, éprouver la vigilance philosophique de l'homme par cette confusion de vocables. En tout cas, faute d'élucider clairement ces notions, on tombe fatalement dans des confusions qui sont, à la longue, de très grande conséquence dans l'analyse de ce thème. Un auteur comme Bertrand Vergely qui a écrit l'ouvrage le plus complet sur la question⁴ n'échappe pas au piège. Bien trop souvent, il confond ces deux mots, les employant indifféremment dans des contextes où ils

² Cf. Philippe HAMON, *Texte et idéologie*, Paris, PUF, Quadrige, 1984

³ « L'opposition de la souffrance à la douleur est à la fois évidente et obscure. Elle est évidente parce que tout le monde aperçoit bien que la souffrance renvoie à la question du sujet, à la question de ce que c'est, en telle ou telle occurrence, qu'être sujet, alors que la question de la douleur n'y renvoie pas – sinon à titre réflexif, parce qu'il est bien évident qu'on souffre aussi d'être sujet à la douleur. Sujet, précisément, et donc marqué. C'est le même de se dire sujet à telle ou telle affection et de se dire marqué bien que par ailleurs tout puisse aller pour le mieux. Celui qui souffre des dents est ainsi marqué dans son corps : par ailleurs il est n'importe qui mais là, en ce lieu d'éventuelle indépendance de sa réalité (il peut avoir le sentiment qu'une dent sensible est susceptible de se réveiller), il est assurément distingué. La douleur affecte, mais elle ne marque pas et par là ne vaut pas pour le sujet sauf, encore une fois, à ce qu'il se découvre comme sujet à la douleur c'est-à-dire marqué non par la douleur mais par le fait qu'il y ait la douleur (ce qui n'est pas du tout la même chose). » in www.philosophie-en-ligne.com.

⁴ *La souffrance*, Paris, Gallimard, Folio-Essais, 1997

La douleur et la souffrance mises en récit

fonctionnent comme des termes différents pour ne pas dire contraire.

Au reste la langue française participe largement à l'élucidation de ces deux notions : *On ressent une vive douleur* alors qu'*On souffre* (ou *On vit une souffrance*). Mieux, fait capital, le verbe correspondant à *douleur* n'est pas *dolere* mais bien *souffrir*. Déjà, par sa « distribution » (au sens théâtral) des marques formelles, la langue française (qui remplit ici la le rôle d'un talentueux metteur en scène) assigne à chacun de ces deux sèmes une fonction précise. On peut donc, d'ores et déjà, relever deux axes sémantiques qui permettent d'analyser ces deux notions comme des termes différents et non antonymes.

Sèmes	Douleur	Souffrance
<i>Axe de la cognition</i>	Sensation (-Forme verbale)	Action (+forme verbale)
<i>Axe de l'action</i>	Passivité (-activité)	Activité (+activité)

Tableau 1

Les définitions du dictionnaire, d'autant plus intéressantes qu'elles sont naïves, se contentant de relever exactement la compréhension que le sens commun a de ces notions, sont très édifiantes.

On lit dans le petit Robert⁵ à l'article *douleur* :

1. Sensation pénible en un point ou dans une région du corps [...]. 2. Douleur (morale) : sentiment ou émotion pénible résultant de l'insatisfaction des tendances, des besoins. [...]

Concernant le mot *souffrance* Le Littré, d'une clairvoyance à toute épreuve, écrit :

1. Terme de jurisprudence. Tolérance pour certaines choses qu'on pourrait empêcher (le sens propre de souffrir étant porter, soutenir). Etc.

Pour nous résumer et commenter le tableau 1 nous retiendrons que la langue associe la *doul-eur* (-eur suffixe indiquant un

⁵ Edition de 2003.

Boubacar CAMARA

état) au pâtir¹ alors que la souffrance (-*ance* indiquant un faire), est associé à l'agir. En effet, comme on l'a précédemment dit, la souffrance implique la douleur, ce qu'on peut exprimer comme suit :

[Souffrance [douleur]].

Pour infime, imperceptible que cela puisse paraître, toute souffrance implique un projet. Elle est non le fait d'un patient (comme dans la douleur) mais du ressort d'un sujet libre. Le professeur Jean-Pierre Lalloz l'exprime clairement dans la version électronique de son cours sur « *Douleur et souffrance* » :

La douleur affecte, mais elle ne marque pas et par là ne vaut pas pour le sujet sauf, encore une fois, à ce qu'il se découvre comme sujet à la douleur c'est-à-dire marqué non par la douleur mais par le fait qu'il y ait la douleur (ce qui n'est pas du tout la même chose).

Dans l'idée de douleur l'idée de sujet n'est pas incluse, mais seulement celle de la sensibilité comme propriété originelle de la vie. Pas de différence, en ce sens, entre vivre et être toujours déjà pris dans l'éventualité de la douleur. Qu'on le nie et on devra nier qu'il appartienne constitutivement au vivant d'être sensible. D'où bien sûr une première difficulté où se dénie réflexivement la première exclusivité qu'on paraissait indiquer en disant que avoir mal n'est pas souffrir : ne peut avoir mal qu'un vivant, certes, mais dont nous reconnaissons par là même qu'il est sujet à la douleur. En un mot : la notion d'un vivant pur est absurde, et en tout vivant c'est déjà quelque chose comme un sujet, au moins un être sujet à la douleur, qu'il faut reconnaître. Reconnaître (l'existence d'un sujet) s'oppose à cette limite purement idéale qu'on nommerait « constater » (l'existence d'un vivant qui serait seulement vivant). Tout vivant est au moins sujet à la douleur.

A la douleur répond le savoir et à la souffrance la vérité, justement de ce que le savoir efface la souffrance et la convertisse en douleur. Proposons une formule : par souffrance, on entend cette reconnaissance non sue qu'il y a du vrai – et par douleur

¹ A propos de pâtir, Lalande écrit dans son *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* (1926et2002, Paris, PUF / Quadrige) : « employé quelquefois comme équivalent du verbe *ταδραχειν* « subir une action », correspond à passion A : « l'Agir et le Pâtir ». ce sens devient de plus en plus rare, et le mot tend à n'être plus reçu que dans son acception usuelle : subir une action douloureuse ou nuisible. »

La douleur et la souffrance mises en récit

*qu'il y a du réel. Il n'y a rien à comprendre dans la souffrance : qu'on lui trouve un sens et on l'abolit en douleur.*⁶

Cette première enquête linguistique montre, comme le souligne justement le même Jean-Pierre Lalloz, que les phénomènes de la douleur et de la souffrance ne se ramènent pas à une opposition entre physique et moral (ce ne sont pas des antonymes). Afin de mieux appréhender la souffrance il faut l'analyser dans le cadre d'une psychologie phénoménologique. C'est une conscience qui souffre, c'est un *corps*, dans la mesure où celui-ci n'est pas un organisme inerte, qui souffre. En ce sens, la douleur est le *substratum* de la souffrance sans être le tout de la souffrance. Ainsi, parfois, dans le feu de l'action, la conscience, comme fascinée par un idéal supérieur, ou, moins héroïquement, par la terreur supérieure de la mort probable (car la mort, pour toute conscience, est très rarement certaine¹) en arrive à ne pas ressentir la douleur. D'autre fois, comme dans cette histoire que relate l'écrivain français Bernard Werber dans *L'Encyclopédie du savoir relatif*, c'est la souffrance qui fait naître les symptômes d'une douleur fictive :

Dans les années cinquante, un porte-conteneurs anglais, transportant des bouteilles de vin de Madère en provenance du Portugal, vient débarquer sa cargaison dans un port écossais. Un marin s'introduit dans la chambre froide pour vérifier que tout a bien été livré. Ignorant sa présence, un autre marin referme la porte de l'extérieur. Le prisonnier frappe de toutes ses forces contre les cloisons mais personne ne l'entend et le navire repart pour le Portugal.

L'homme découvre suffisamment de nourriture mais il sait qu'il ne pourra survivre longtemps dans ce lieu frigorifique. Il trouve pourtant l'énergie de saisir un morceau de métal et de graver sur les parois, heure après heure, jour après jour, le récit de son calvaire. Avec une précision scientifique, il raconte son agonie. Comme le froid l'engourdit, gelant son nez, ses doigts et ses orteils. Il décrit comment la morsure de l'air se fait brûlure intolérable.

Lorsque le bateau jette l'ancre à Lisbonne, le capitaine qui ouvre le conteneur découvre le marin mort. On lit son histoire gravée sur les murs. Le plus stupéfiant n'est pas là. Le

⁶ www.philosophie-en-ligne.com

¹ Sur la dialectique de la mort certaine, probable, possible voire les analyses de Jankélévitch dans *La mort*, Paris, Champ-Flammarion, 1977.

Boubacar CAMARA

capitaine relève la température à l'intérieur du conteneur. Le thermomètre indique 19 °C. Puisque le lieu ne contenait plus de marchandises, le système de réfrigération n'avait pas été activé durant le trajet du retour. L'homme était mort uniquement parce qu'il « croyait » avoir froid. Il aurait été victime de son imagination.⁷

Ces deux cas de figure permettent de séparer deux faits entrelacés, de les isoler comme les chimistes qui analysent expérimentalement deux corps.

La douleur (physique ou morale), comme le dit Bertrand Vergely, est d'abord un signe. Par elle le corps s'exprime. A l'opposé du plaisir, la douleur est une sensation désagréable qui signale un danger pour le sujet, une rupture dans l'équilibre du corps. Pour ne pas trop nous aventurer dans un domaine que nous ne maîtrisons pas, recommandons-nous de Jean Didier Vincent qui écrit dans sa *Biologie des passions*³ : « La douleur ne désigne pas seulement un état affectif, elle est aussi une sensation. A ce titre elle bénéficie de voies et centres nerveux spécifiques ».

C'est pourquoi, en tant que fait biologique, la douleur physique peut être anesthésiée et de la douleur morale on peut se distraire (ce qui est une manière de l'anesthésier).

En tout cas, lorsqu'elle atteint une certaine intensité, lorsqu'elle a franchi le seuil de l'intolérable, la douleur n'est pas, dans ce premier temps, ressentie comme signe *stricto sensu* mais bien comme le non-sens absolu, ou presque. En ce sens elle fonctionne, comme le dit si justement Vladimir Jankélévitch⁸, quasiment comme la mort :

La mort-propre, comme la douleur-propre, la joie et l'émotion en général, annule le temps dans l'effectivité d'un ici-maintenant : mais la douleur est diffuse et aura un Après ; le présent douloureux se continue dans l'intervalle, se mêle aux souvenirs et aux appréhensions, débordé sur le Déjà-plus et déteint sur le Pas-encore ; quant à la présence douloureuse, si ontique et adhésive soit-elle, elle fait toujours en quelque mesure partie de notre avoir et, comme tout ce qui est mien et non pas moi, demeure partitive et localisable, objectivable et finalement désappropriable.

⁷ Paris, Albin Michel-Le Livre de poche, 2000, p. 35.

³ 1986, Paris, Editions Odile Jacob, pp. 224-225.

⁸ *Op ; cit*, p. 33.

La douleur et la souffrance mises en récit

En ce sens elle est, comme la mort qu'elle annonce, à laquelle elle fait penser (« parler de la douleur, note le même Jankélévitch, c'est parler, sans le nommer, de la mort »⁹), ce que le sujet (la pensée) refuse, à tel point que lorsque la douleur atteint un certain seuil critique, lorsqu'elle est proprement inconcevable, insupportable, l'homme devient un animal. Il s'oublie comme sujet, comme personnage. Peu lui importe dans cette situation. Il est autre chose. Il ne souffre réellement plus. Il est littéralement submergé par la douleur. Mais dès l'instant qu'il y a un atome de conscience, dès l'instant que la douleur est réfléchie, la souffrance commence. Elle se définit donc comme un effort de rationalisation de la douleur. Dans cette entreprise, au même titre que la philosophie (les épicuriens et les stoïciens en avaient fait leur programme) la littérature a son mot à dire.

II. Sémiotique de la souffrance

Souffrir c'est d'abord chercher du sens à la douleur. Et, puisque qui cherche trouve, la conscience souffrante finit par donner du sens à la douleur. Notons en passant que les lectures qu'il est possible de faire de la douleur s'appliquent presque parfaitement à la mort.

II.1. Douleur = absurde

La première possibilité d'interprétation que peut logiquement trouver celui qui interprète la douleur c'est son absurdité. La conscience qui souffre, anéantie par la douleur, souffre doublement : d'une part au niveau physique (ou moral) mais surtout, d'autre part, de ne pas comprendre le pourquoi de tant de torture. Torture car le sujet qui souffre est un sujet qui accuse. Croyant ou non, il impute la douleur à un responsable non-humain (Dieu, le Sort ...) ou humain. Le discours de la souffrance est un discours judiciaire. Ne recevant aucune réponse à sa quête du sens, il crie son incompréhension, sa révolte. Il élève, à l'adresse de celui qui le torture, sa plainte qui est comme le cri de chien devant la lune. C'est cette interprétation de la douleur qu'on trouve dans certaines pages de Camus et dans les tragédies modernes comme celles de J. Anouilh. C'est cette lecture de la douleur qu'on peut trouver dans cette page de Zola où le romancier décrit la

⁹ *Op. cit.* p. 58.

Boubacar CAMARA

transformation par la douleur de Jacques Roubaud¹ en bête. La focalisation est ici externe car il n'y a pas de profondeur de la douleur :

D'un signe de tête, elle répondit. C'était bien cela. Et, alors, il s'acharna sur la scène, il voulut la connaître jusqu'au bout, il descendit aux mots crus, aux interrogations immondes. Elle ne desserrait plus les dents, elle continuait à dire oui, à dire non, d'un signe. Peut-être ça les soulagerait-il l'un et l'autre, quand elle aurait avoué. Mais lui souffrait davantage de ces détails, qu'elle croyait être une atténuation. Des rapports normaux, complets, l'auraient hanté d'une vision moins torturante. Cette débauche pourrissait tout, enfonçait et retournait au fond de sa chair les lames empoisonnées de sa jalousie. Maintenant, c'était fini, il ne vivrait plus, il évoquerait toujours l'exécration image. [...]

Il sentit qu'elle disait la vérité, et il n'en eut aucun soulagement. L'affreuse douleur, le fer qui lui restait en pleine poitrine, c'était l'irréparable, ce qui avait eu lieu entre elle et cet homme. Il ne souffrait horriblement que de son impuissance à faire que cela ne fût pas. Sans la lâcher encore, il s'était rapproché de son visage, il semblait fasciné, attiré là, comme pour retrouver, dans le sang de ses petites veines bleues, tout ce qu'elle lui avouait. [...]

Et, comme elle dégageait sa main, il sentit la bague, le petit serpent d'or à tête de rubis, oublié à son doigt. Il l'en arracha, le pila du talon sur le carreau, dans un nouvel accès de rage. Puis, il marcha d'un bout de la pièce à l'autre, muet, éperdu. Elle, tombée assise au bord du lit, le regardait de ses grands yeux fixes. Et le terrible silence dura.

La fureur de Roubaud ne se calmait point. Dès qu'elle semblait se dissiper un peu, elle revenait aussitôt, comme l'ivresse, par grandes ondes redoublées, qui l'emportaient dans leur vertige. Il ne se possédait plus, battait le vide, jeté à toutes les sautes du vent de violence dont il était flagellé, retombant à l'unique besoin d'apaiser la bête hurlante au fond de lui. C'était un besoin physique, immédiat, comme une faim de vengeance, qui lui tordait le corps et qui ne lui laisserait plus aucun repos, tant qu'il ne l'aurait pas satisfaite. [...]

Du lit où elle restait assise, Séverine le suivait toujours de ses grands yeux. Dans la calme affection de camarade qu'elle avait eue pour lui, il l'apitoyait déjà, par la douleur démesurée

¹ Il vient de découvrir que sa femme était, dès son jeune âge, abusée par son protecteur.

La douleur et la souffrance mises en récit

où elle le voyait. Les gros mots, les coups, elle les aurait excusés, si cet emportement fou lui avait laissé moins de surprise, une surprise dont elle ne revenait pas encore. Elle, passive, docile, qui toute jeune s'était pliée aux désirs d'un vieillard, qui plus tard avait laissé faire son mariage, simplement désireuse d'arranger les choses, n'arrivait pas à comprendre un tel éclat de jalousie, pour des fautes anciennes, dont elle se repentait ; et, sans vice, la chair mal éveillée encore, dans sa demi-inconscience de fille douce, chaste malgré tout, elle regardait son mari, aller, venir, tourner furieusement, comme elle aurait regardé un loup, un être d'une autre espèce. Qu'avait-il donc en lui ? Il y en avait tant sans colère ! Ce qui l'épouvantait, c'était de sentir l'animal, soupçonné par elle depuis trois ans, à des grognements sourds, aujourd'hui déchaîné, enragé, prêt à mordre. Que lui dire, pour empêcher un malheur ?¹⁰

Les champs lexicaux de l'ivresse et de l'animalité montrent l'emprise de la douleur sur Jacques Roubaud. Cette emprise est telle qu'il est incapable de la penser, de lui donner du sens et ainsi de pouvoir l'endurer. On est ici, sur l'échelle de rationalisation de la douleur, au degré zéro de la souffrance. Elle n'est, comme on le verra chez d'autres ni « un savoir, [ni]un salaire [ni] un salut »²

II.2. la douleur rédemptrice

II.2.1. Douleur = châtiment

Si l'homme parvient à surmonter la douleur, l'une des premières explications qu'il donne de celle-ci, notamment dans une vision religieuse, c'est d'y voir un châtiment. Pour que l'homme souffre de la sorte, il faut nécessairement une cause. Il faut que le corps à qui l'on inflige de tels stigmates ait quelque part commis un péché. Ce qui expliquerait l'enfer qu'il vit. C'est dans ce sens que les affres d'une maladie aussi « manifestement » diabolique, parce que pourrissante, qu'est la lèpre, est vécue comme un châtiment. Écoutons à ce propos Michel Foucault : « Si on a retiré le lépreux du monde, et de la communauté de l'Église visible, son existence pourtant manifeste toujours Dieu puisque tout ensemble elle indique sa colère et marque sa bonté. »¹¹ Il faut que le corps

¹⁰ ZOLA (Emile), *La Bête humaine*, Paris, Pocket Classiques, 1991 (1^e édition 1840), pp. 47-52.

² cf. Bertrand Vergely, op. cit., p.49

¹¹ in *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1961, p. 17.

Boubacar CAMARA

coupable soit puni. Il faut que la conscience coupable soit punie, torturée. Il faut que justice soit rendue. Volontairement ou non Zola (qui a réécrit le *Crime et châtiment* (1866) de Fédor Dostoïevski) obéit à ce schéma chrétien. Tous ses personnages payent leur crime. Au reste, ils sont tous nés coupables.

Mieux, pour une religion comme le christianisme, pour un texte comme la Bible qui informe si fondamentalement la littérature occidentale, la culpabilité humaine est constitutive de l'homme. La vie elle-même est une interminable douleur ; un châtement au péché originel.

Ce début de valorisation de la douleur en châtement n'est qu'un moment dans une plus grande odyssee de la souffrance.

II.2.2. Douleur = salut

En effet, la douleur est inscrite, de ce fait, dans une argumentation économique. Le châtement appelle logiquement l'absolution. Celui qui souffre reçoit son salaire. L'enfer de la douleur n'est qu'un purgatoire :

La souffrance permet de réparer une dette. Mais elle permet aussi d'acheter. La loi, là encore, est présente. Cette loi, c'est celle qui veut que l'on n'ait pas rien sans rien. Tout salaire implique un travail³.

La tragédie grecque est bâtie sur ce principe. Le récit de Saints du Moyen Age obéit à cette loi. Le récit en général semble accréditer cette thèse au point qu'on peut dire que, d'un certain point de vue, les schèmes narratifs sont un rituel de sublimation de la douleur, la première catégorie qui permet de la rationaliser. Pour devenir un héros, un homme accompli, il faut surmonter la douleur. Dans cette optique la souffrance est une **épreuve** (qualifiante, principale et / ou glorifiante). La souffrance permet d'éprouver l'homme. L'adage le dit : l'homme est un apprenti, la douleur est son maître. La souffrance est inscrite dans une vision optimiste. Tout le contraire d'un roman aussi noir que *La Bête humaine* où l'homme ne connaît point de salut : où la douleur est son lot.

³ Bertrand Vergely, op. cit., p.53

La douleur et la souffrance mises en récit

Conclusion

Nous avons donc commencé par un préalable épistémologique à laquelle nous sommes tenu, tout littéraire que nous nous voulons, à savoir élucider philosophiquement une notion complexe aux frontières de la sensation brute et de l'acte libre. Ce préalable effectué, nous avons vu se dégager les enjeux du récit de la souffrance. Ainsi, non content d'être un des ressorts essentiels, voire le ressort dramatique de l'histoire, toute l'entreprise de l'écrivain consiste à chercher le sens de la douleur, à l'interpréter (au double sens musical et herméneutique du terme), à lui assigner une signification bref à l'inscrire dans l'axiologie du récit. Cette dernière tâche est essentielle dans le projet de rationalisation de la douleur. Le *souffrir* (dans le dictionnaire : *endurer, supporter, accepter, ne pas accepter...*) vise à penser ce qui non seulement apparaît, de prime abord, comme le non-sens absolu mais, de surcroît, avec le même visage grimaçant que la mort dont elle est le prodrome. Dès lors, le récit de la souffrance (le récit n'est que la projection temporelle d'une argumentation) peut d'abord être considéré comme un procès dans lequel l'homme qui éprouve une douleur demande au « responsable » le pourquoi avant que réponse lui soit ou non fournie. Ainsi, il importe de préciser : le responsable de la souffrance, le patient et la raison de cette souffrance. L'événement de la douleur s'inscrit dans une suite fermée d'actions qui lui confèrent nécessairement un sens. Du reste, à toutes les échelles, l'écriture est un projet de maîtrise de la douleur. L'écriture est une souffrance, une nostalgie du sens. Nostalgie vient de *nostos* (=retour) et *d'algos* (=douleur). Singulièrement, lorsqu'au zénith du soleil noir de la mélancolie, une douleur indicible provenant d'on-ne-sait-où menace toutes les valeurs.

BIBLIOGRAPHIE

- COHN (Dorrit), *La transparence intérieure*, Paris, Seuil , 1981 (1^e édition 1978)
- FOUCAULT (Michel), *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1961

Boubacar CAMARA

- HAMON (Philippe), *Texte et idéologie*, Paris, PUF, Quadrige, 1984
- JANKELEVITCH (Vladimir), *La mort*, Paris, Champ-Flammarion, 1977
- LALANDE (André), *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* 1926-2002, Paris, PUF / Quadrige
- VERGELY (Bertrand), *La souffrance*, Paris, Gallimard, Folio-Essais, 1997
- ZOLA (Emile), *La Bête humaine*, Paris, Pocket Classiques, 1991 (1^e édition 1840)